

Le trimestre en huit

Gilles Daigneault

Volume 29, Number 117, December 1984, January–February 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

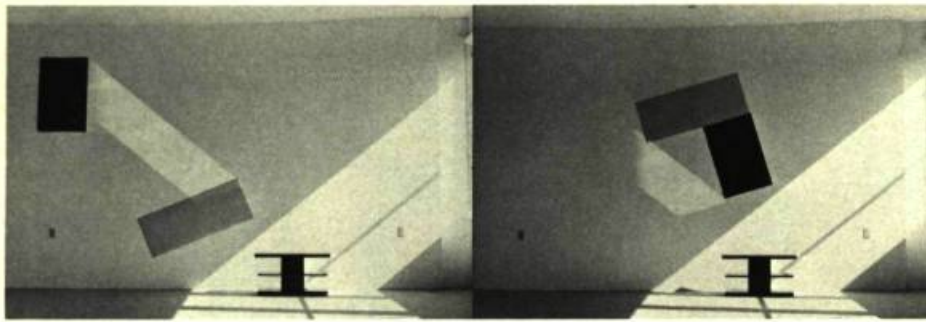
1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

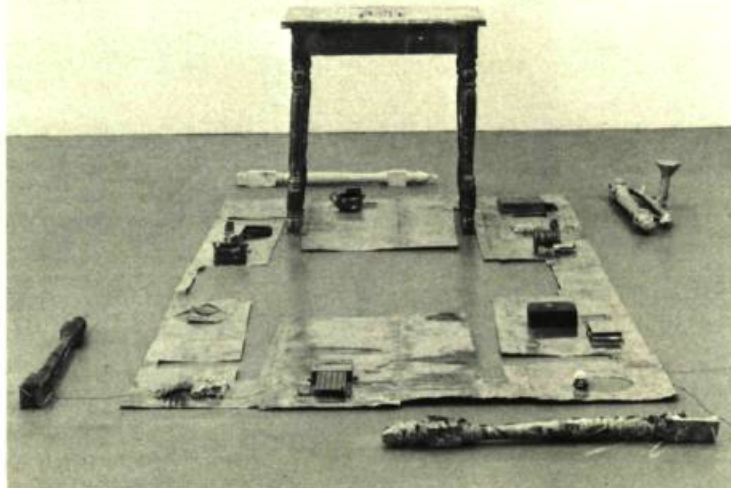
Cite this article

Daigneault, G. (1984). Le trimestre en huit. *Vie des arts*, 29(117), 78–79.

LE TRIMESTRE



Serge TOUSIGNANT



Michel GOULET



Jean-Pierre MORIN

Bruce PARSONS



Serge TOUSIGNANT

(Galerie Yajima, 8 septembre – 6 octobre 1984)

Les nouvelles scénographies photographiques de Serge Tousignant s'appelaient *Réflexions intérieures* et, l'artiste étant orfèvre en matière d'ambiguïtés, il est évident que chacun des termes du titre était à prendre dans son sens physique et dans son sens psychologique, le mieux étant même pour le regardeur de dériver entre les deux, comme il était préférable, devant les œuvres elles-mêmes, de se laisser flotter entre ce qu'on voyait, ce qu'on croyait voir et ce qu'on espérait voir. Et, mine de rien, notre nouveau géomètre débattait aussi bien la quadrature du cercle qu'il annotait les éléments du savoir et de la connaissance.

L'Art pense

(Hall d'honneur de l'Université de Montréal, 14 – 19 août; Galerie Jolliet, 8 – 25 septembre 1984)

En quittant l'orbite du X^e Congrès International d'Esthétique, dont elle était une ex-croissance, pour atterrir dans une galerie commerciale, l'exposition *L'Art pense* voyait probablement l'accent se déplacer du deuxième terme de son titre vers le premier. Quoi qu'il en soit, à la Galerie Jolliet, ce corpus d'œuvres récentes de douze artistes québécois, qu'accompagnait un catalogue à faire rêver toute exposition qui *pense* moins spontanément, aurait tout aussi bien pu s'intituler «L'Art s'amuse à faire penser» ou encore «Penser en bricolant». Dans l'ensemble, une réussite honorable.

2^e Coup d'éclat

(Galerie Michel Tétreault, 15 août – 16 septembre 1984)

Même partiellement assourdi par la tapageuse exposition *Montréal tout-terrain*, le deuxième *Coup d'éclat* de la Galerie Michel Tétreault n'en confirmait pas moins toute la pertinence de ce mini-salon de fin d'été, une idée qui mériterait décidément d'être reprise par quelques confrères. Cette fois-ci, l'accrochage, dominé par Louis Bouchard et Jean-Pierre Morin, mettait l'accent sur les chassés-croisés entre les disciplines (notamment entre la peinture et la sculpture) et, par la justesse de son format, permettait d'utiles confrontations de tempéraments inégalement originaux.

Expron

(Centre des Arts Contemporains du Québec, 17 juillet – 15 septembre 1984)

Pour la sixième année consécutive, l'été ramenait une exposition collective organisée par Lavalin. Cette fois-ci, on a eu recours à un conservateur invité, Peter Krausz, pour ausculter la tendance la plus voyante de la peinture torontoise, le néo-expressionnisme, qui semble avoir été importé là-bas aussi avidement et aussi intégralement que l'avait été la peinture formaliste à l'américaine, quelques années plus tôt. Cela dit, l'accrochage, généreux mais inégal, redisait que la nouvelle peinture ontarienne n'est ni monolithique ni exclusivement tournée vers un contenu qui serait extra-pictural.

EN HUIT

Gilles DAIGNEAULT

Adrien HÉBERT

(Galerie Walter Klinkhoff, 10 – 22 septembre 1984)

Alors que les expositions de Marc-Aurèle Fortin pullulent en toutes saisons, l'œuvre, moins rutilante mais d'un intérêt certain, de son contemporain Adrien Hébert n'est guère montrée. Aussi la remarquable sélection, d'un calibre muséologique, d'une trentaine de ses toiles que proposait la Galerie Klinkhoff permettait-elle de réévaluer sur pièces une aventure picturale éminemment représentative d'une époque que la deuxième moitié de notre siècle a reléguée (trop) globalement au purgatoire. Il est indispensable que certaines galeries spécialisées assurent ainsi à l'occasion la relève des musées.



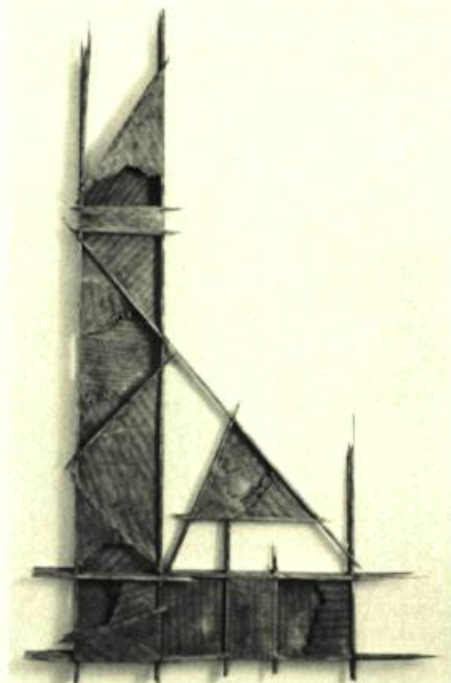
Adrien HÉBERT

Isabelle LEDUC

(Galerie 13, 13 septembre – 7 octobre 1984)

Isabelle Leduc avait mis une sourdine à toute la cuisine de ses papiers moulés pour se préoccuper davantage des ressources graphiques et picturales de son matériau assujéti à des baguettes qui évoquaient des architectures tantôt rustiques, tantôt plus nobles historiquement. Et en même temps que ses nouveaux objets incertains, par leur configuration, dessinaient de grands signes sur le mur, ils étaient eux-mêmes le support d'autres signes tracés par l'artiste qui entretenaient des relations riches et complexes avec leur armature dont ils faisaient ressortir le pouvoir expressif.

Isabelle LEDUC



Montréal tout-terrain

(Ancienne clinique Laurier, 22 août – 23 septembre 1984)

Cette exposition d'artistes (comme on dit un livre d'artistes) aura certes été l'événement de la rentrée. Elle racontait notamment, sur un mode forcément éclaté, le télescopage fécond de la nouvelle peinture figurative et de la sensibilité québécoise qui accepte de moins en moins de cantonner ses interventions à l'intérieur d'un rectangle plat, lui-même indifférent à la nature de l'espace qui l'accueille. Une manifestation-choc qui constituait un bilan reconfortant de l'activité artistique de la dernière année et, espérons-le, un prélude de celle de la prochaine.

René DEROUIN

(Galerie Michel Tétreault, 20 septembre – 21 octobre 1984)

Tout se passe comme si René Derouin, au terme d'une trentaine d'années ponctuées de divers partis pris éthiques ou esthétiques, avait pris le parti... de n'en plus adopter et de déployer toutes ses ressources d'expression dans les intervalles qui les séparent les uns des autres. Intitulée *Between*, sa nouvelle exposition parlait donc de la transition non pas comme du passage d'un lieu à un autre mais comme du lieu par excellence de la création et, ce faisant, elle invitait à des lectures autres de quelques œuvres anciennes qui s'étaient glissées dans l'accrochage.



René DEROUIN

Peter KRAUSZ